

Trois poèmes

Juan Garcia

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1995). Trois poèmes. *Liberté*, 37(2), 22–25.

JUAN GARCIA

TROIS POÈMES

à Simon Dumas

Ne reviens pas sur cette terre obscure
où les ombres ont déjà pris racine
le vent y mange les pas à mesure
et les chemins sont loin dans le silence
nul arbre n'est habité de rumeurs et de feuilles
et n'y dresse de branches jusqu'au soleil

ne reviens pas sur cette terre obscure
où les hommes s'abritent sous les femmes
en attente d'un hiver sans foi ni loi
où les pierres recèlent des secrets fous
que les légendes n'ont point connus
trop de morts ferment déjà le paysage
à ceux que la lumière n'a pas frappés

ne reviens pas sur cette terre obscure
que le sommeil habite en son endroit
la lune même n'y jette plus sa face
que sur des eaux de menace et de mort
le voyageur y serait dans une nuit sans fond
où les reflets n'auraient plus prise

Ne reviens pas non sur cette terre
laisse laisse le temps faire œuvre le long des jours

ABSTRACTION

à Michel Beaulieu

ils seront la mèche
et l'illumination des lampes
ceux que le Temps a trouvés
reclus dans leur exil
ils seront regardeurs
de hauteurs et de bornes
et leurs têtes atteindront les cieux
et les régions solaires

qu'ils marchent vers leur mort
investis de lumière
et leurs yeux verront l'homme
expulsé de la Terre
surgir parmi les ombres
comme un nouveau dieu

grands voyageurs des limbes
que le sommeil surprend
ils chercheront le nom
et le sens des tabous
et la chimère ancienne
qui habitait nos cœurs
engendrera un jour
des drames véridiques

ici se fixent le destin
et le transport des mondes
la nuit cède sous l'empire
et le dénuement du vent
nous demandons des mots

prononcés par des anges
et la seule vision du chaos
nous éloigne des proches
et lointains exégètes
que l'Avenir suscite

FRUITS D'ESPAGNE

sur les côteaux la vigne éclate en jus précieux
et le vent porte les oliveraies sous son aile
où des gitans dansent une farandole
dans une sarabande de feuilles mordorées
le chant du rossignol troue le ramage
des amandiers qui oscillent dans la lumière
comme le calice des rosiers rouges
la féerie est ici dans mon œil
qui sait quelle est l'illumination du jour
dans la campagne où tant d'arbustes pâtissent
de l'automne qui rend amers les paysages
je sais maintenant pourquoi mon âme est née
de la maturation des saisons vagabondes
et si la terre de glèbe attend mon corps
afin que je découvre le sanctuaire de l'aube
c'est que je suis en feu comme un coq
et que les blés côtoient comme des buissons ardents
au plus creux de mes pas qui arpentent
des collines et des vaux encore imaginaires
j'apprendrai ce soir à devancer les veilles
cheminant à côté de ravins bienheureux
face aux étoiles qui inspirent les hommes
moi l'héritier de rayonnements nouveaux